

Le chant de la sirène

Martin Delisle

Number 36, 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22171ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Delisle, M. (1987). Le chant de la sirène. *24 images*, (36), 22–23.

LE CHANT DE LA SIRÈNE



PHOTO: JAKE DUFFRESNE

ENTRETIEN AVEC PATRICIA ROZEMA

Propos recueillis par Martin Delisle

Traduction de Marie-Claude Fleyfel

— **Martin Delisle** : Les premiers films sont souvent un peu autobiographiques. J'aimerais savoir ce que vous avez mis de vous-même dans votre film *Le chant des sirènes*.

— **Patricia Rozema** : Oh, j'y ai mis, bien sûr, beaucoup de moi-même. Lors de la Quinzaine des réalisateurs, un des participants m'a dit : «Tu ressembles à ton film». C'est vrai que j'ai de nombreux points communs avec les personnages de mon film. J'éprouve vraiment beaucoup d'affection pour Polly. Sa maladresse, son manque de confiance en elle-même, tout ça, je le ressens. Le personnage de la directrice de la galerie d'art ne m'est pas étranger non plus. Il arrive parfois qu'on s'écoute parler, qu'on se laisse prendre à son propre jeu... On tient un discours qui se veut intelligent mais qui n'est, en fin de compte, que pompeux. On se rend compte du ridicule, on voudrait s'arrêter, mais on ne peut plus faire marche arrière. Vous voyez ce que je veux dire...

Mary a aussi quelque chose de moi. C'est le personnage le plus simple et le plus direct. Ce qu'elle fait, elle le fait naturellement — avec une certaine malice. Les personnages me ressemblent, c'est vrai, mais le reste est de la fiction. Je n'ai jamais travaillé dans une galerie d'art. Je n'ai jamais été secrétaire à temps partiel. Je n'ai jamais fait de tableaux lumineux. Je n'ai jamais volé, à part en avion. En fait, ce n'est pas mon premier film. J'ai déjà réalisé un court métrage d'une demi-heure, qui était davantage autobiographique, même s'il ne l'était pas totalement. Le ton était beaucoup plus sérieux sur le plan émotionnel, l'intensité dramatique plus forte. Je crois que lorsqu'on s'installe devant une machine à écrire, ou quand on essaie de faire quelque chose qui fait peur, on est toujours beaucoup plus sérieux. Cette fois, au contraire, j'ai seulement voulu m'amuser.

— *Mais n'est-ce pas la meilleure façon de dire ce que vous avez à dire ? En effet, bien que votre film soit humoristique, vous abordez un sujet très sérieux, celui de la situation de l'artiste. D'où vous vient cette préoccupation ?*

— Elle vient, je crois, du désir d'être une artiste et de dénoncer certains comportements qui, à mon avis, sont une entrave à la liberté qui nous est indispensable, à la franchise, et qui empêchent de jouir de tous les sens. Je pense aussi que l'art institutionnalisé reflète d'une certaine manière la religion. C'est pourquoi j'ai fait certains parallèles. Si vous faites attention, j'ai donné quelques indices, comme les noms : Church Gallery, Gabrielle St-Peres et Mary Joseph. Je ne voulais pas insister trop lourdement là-dessus. Ce sont de petits clins d'œil, pour mon plaisir et pour celui des gens qui peuvent y être sensibles. Pour moi, l'humour, c'est une façon de faire passer des choses plus sérieuses. Je crois en l'humour. C'est quelque chose de tangible. L'humour et la musique, c'est ce que j'aime vraiment.

Ce que dit mon film sur la situation de l'artiste, c'est — je crois — ce que je me dis à moi-même, et peut-être aussi à ceux qui vivent des situations semblables à la mienne : «N'écoutez pas ce qu'on vous dit». On se heurte sans cesse à des obstacles. On m'a refusé sept fois des subventions avant de m'en accorder une. Mais je suis assez têtue pour ne pas renoncer. Je pensais qu'une fois que j'aurais réussi à faire un film, les gens comprendraient que je suis sincère. Je ne le fais ni pour l'argent, ni pour la gloire. Le plus ironique de tout ça, c'est que je fais un film pour dire : «Ne le faites pas pour l'argent; il y a des moyens plus rapides et plus sûrs de faire de l'argent. Quant à la gloire, c'est une arme à double tranchant. On gagne d'un côté mais on perd de l'autre. Faites-le parce que vous avez envie de le faire, parce que vous



De haut en bas : Patricia Rozema, Sheila McCarthy et Paule Baillargeon

avez quelque chose à exprimer et à partager». Même si le message n'est reçu que par dix personnes, ça vaut quand même la peine. Si 2 000 personnes se lèvent pour applaudir, c'est formidable, mais ce n'est pas ça non plus qui doit vous motiver. Il faut que ça vienne du dedans.

C'est précisément l'ironie du sort... que ce genre de déclaration puisse précisément m'apporter la « gloire », et peut-être... un peu d'argent.

— *La merveilleuse Sheila McCarthy et Paule Baillargeon ont beaucoup contribué au succès du film. Pourquoi ces actrices ? Aviez-vous déjà en tête votre distribution ?*

— J'avais une idée très précise de ce que je voulais. J'aimais beaucoup le personnage de Polly, et il allait comme un gant à Sheila. Beaucoup d'actrices à qui j'ai fait passer des auditions avaient tendance à en faire un personnage plus pathétique. Polly aurait pu être pitoyable, mais je voulais qu'elle soit comme elle est, à l'aise dans son petit monde. Sheila a un talent certain pour la comédie, tout en nuances. Elle a vraiment donné de l'étoffe au personnage. Beaucoup de gens sont époustoufflés par sa performance. On m'a même demandé si c'était improvisé. C'est à mon avis un très bon signe, parce que si ça ressemble à de l'improvisation, c'est que le scénario était juste. Je crois que le personnage est logique avec lui-même et qu'il évolue au long du film. J'en suis très contente et Sheila mérite bien tout le succès qu'elle remporte.

— *Paule Baillargeon est surtout connue au Québec. Comment s'est passé le tournage avec elle. Quels étaient ses rapports avec Polly ?*

— À vrai dire, les liens entre les deux personnages ne sont pas très forts dans le film. Gabrielle, la directrice de la galerie, trouve Polly plutôt amusante, mais elle est prise avec ses propres préoccupations. C'est une femme très intéressante. Paule Baillargeon était parfaite pour le rôle. C'est son premier grand rôle en anglais. Elle a tenu aussi un rôle secondaire dans une série télévisée anglaise. Nous avons donc dû travailler beaucoup. Si j'avais eu un peu plus de temps, j'aurais travaillé davantage certains passages pour que ça coule mieux. Mais cette distance et cette réserve étaient aussi nécessaires, parce que, dans ce film, c'est elle qui doit jouer le rôle du « méchant ». Je n'aime pas les vrais « méchants ». Je ne pense pas, d'ailleurs, qu'il y en ait vraiment. On a toujours des raisons de faire ce qu'on fait. Je suis sûre que dans tous mes films, je mettrai toujours de l'amour dans chacun de mes personnages.

Bien que Gabrielle semble ne reculer devant rien pour arriver à ses fins (je ne vais quand même pas vous dévoiler le noeud du film...), elle prend aussi de très grands risques. Si elle accepte de courir de tels risques pour un peu d'attention, c'est que son ego est démesuré. Pourtant, dans le scénario, j'ai voulu que les circonstances lui facilitent les choses. Je ne voulais pas que ça ressemble à un plan froidement mûri.

C'est Polly qui permet à Gabrielle de parvenir à ses fins. Les motifs qui la poussent à agir sont très purs. Elle veut juste aider la directrice à surmonter sa timidité.

— *Comment vous situez-vous dans le milieu cinématographique canadien ?*

— Avant d'être une cinéaste canadienne, ou de me considérer comme telle, je suis Patricia Rozema. Mais c'est vrai que je suis assez fière d'être canadienne. Ce que j'ai à dire — et il faudrait peut-être que le Canada l'entende — c'est : « Ce que vous faites, faites-le d'abord



Polly (Sheila McCarthy)

pour vous, et tant mieux si le message passe. Mais ne vous préoccupez pas des réactions des autres». Les Canadiens, les Canadiens anglophones en tout cas, on toujours cherché à prévoir les réactions des Américains, mais on ne peut jamais savoir comment les autres pays vont réagir.

J'ai la conviction que chaque pouce de cette planète est fascinant si on prend la peine de le regarder d'assez près.

Nous devons reconnaître la richesse et la complexité du Canada. Il ne diffère pas radicalement des États-Unis parce qu'on y parle la même langue et, qu'en gros, nos systèmes de gouvernement se ressemblent. Mais je pense qu'on commence à prendre des distances. C'est évidemment plus facile pour les Canadiens français, parce que leur langue les protège et leur culture est plus ancienne et plus riche.

La culture cinématographique est promise à un brillant avenir au Canada car nos équipes de tournage sont maintenant très compétentes. Nos techniciens sont à la hauteur ; ils sont de calibre international. On a aussi tendance à se demander : « Au fait, qui sommes-nous ? ». À cause de l'influence qu'exercent les Américains, c'est par notre art que nous devrions nous définir et nous distinguer. Il semble que les Canadiens prennent de plus en plus conscience de leur identité. Mais je crois que c'est toujours la question « Qui sommes-nous ? » qui nous définira. Vous voyez ce que je veux dire ? L'ironie, c'est que l'affirmation de notre identité prend la forme d'une interrogation !

— *Vous posez au moins cette question avec humour. N'est-ce pas là, dans un sens, une nouvelle tendance au cinéma canadien ? Jusqu'à aujourd'hui, le cinéma canadien a toujours été sérieux. Peut-être parce que la plupart des cinéastes étaient issus de l'école documentariste. Mais quand je vois vos films, ou ceux de John Paiz à Winnipeg ou d'Atom Egoyan à Toronto, j'ai l'impression que vous avec en commun une chose à laquelle on n'était pas habitué jusqu'à aujourd'hui : l'humour. Est-ce la meilleure façon d'aborder le monde ?*

— Non, ce n'est certainement pas la meilleure façon. Je me sens très attirée par des films très mélancoliques, mortellement sérieux, mais si je regarde le monde autour de moi, je le trouve plutôt marrant. Vous savez ce qui est écrit sur mon poster : « La vie n'est-elle pas la chose la plus étrange que vous ayez jamais vue ? » Pour moi, un même événement peut être à la fois tragique et drôle. J'aime la sensibilité d'Atom Egoyan, comme j'aime celle de John Paiz. J'hésiterais cependant à parler de tendance. Il se peut que ce ne soient que des cas isolés. Il se peut aussi qu'une tendance se dessine. Je le souhaite, mais j'hésiterais vraiment à faire des prédictions sur l'avenir de notre cinéma.

— *Et votre avenir à vous, comment se présente-t-il ?*

— Je crois que mon prochain film sera moins difficile à faire. Je n'ai pas du tout envie de me rapprocher des grandes compagnies américaines, ni de me lier à elles.

Mon avenir?... Eh bien, j'écris. Je suis en train d'écrire un scénario aussi fou que le dernier, un scénario plein de messages, d'idées, de choses qui me tiennent à cœur — tout en étant sérieux. Je crois que je tiens mon sujet, et que j'ai trouvé la bonne façon de le traiter : avec le rire, beaucoup de rire, tout en laissant une grande place à l'imaginaire et en donnant libre cours à l'imagination. Je crois — et on l'a déjà dit — que les films sont à la société ce que le rêve est à l'individu. J'aimerais que l'art ressemble davantage aux rêves des gens. C'est normal, à mon avis, qu'un film qui se rapproche du rêve, touche plus les gens, leur parle davantage. Et c'est ce genre de film que j'aimerais continuer de faire. □